

CHAPITRE III

L'émancipation des personnages féminins

L'accès à la liberté

Malheureuses dans la vie, les femmes hébertiennes cherchent la façon de s'y émanciper. "La fuite vers le monde libre et heureux", "L'évasion par le meurtre", "La vengeance sanglante" et "La recherche du refuge temporaire", par différents moyens, l'émancipation des femmes hébertiennes a toujours pour but d'obtenir de nouvelles conditions ainsi que la défaite de leurs ennemis.

1. La fuite vers le monde libre et heureux

Le roman intitulé Les Chambres de bois nous fait voir une jeune fille qui doit laisser son mari pour s'échapper vers le monde libre et heureux malgré sa tristesse de devoir quitter son époux.

Après avoir épousé Michel et habité dans ses chambres de bois à Paris, Catherine ne peut pas s'adapter à cette nouvelle situation malgré ses efforts. La conduite anormale de son mari, l'atmosphère sombre des appartements, et la vie étrange dans cet endroit étouffent notre héroïne de sorte qu'elle ne peut plus rien supporter. Elle cherche le moyen de s'en affranchir avant qu'il ne soit trop tard. De toute façon, nous pouvons dire que l'envie de s'émanciper ne se

déclare pas immédiatement; au contraire il a une évolution lente : la manifestation du sentiment, la révolte contre toutes les choses dans l'appartement et enfin la crise du corps et de l'âme de Catherine. La première fois qu'elle manifeste sa colère se produit après plusieurs jours d'oisiveté où elle est laissée seule et ne peut pas sortir. Elle s'égare et crie son mécontentement contre Michel, son mari, qui lui reste toujours indifférent :

Catherine faisait le tour de l'appartement en criant comme si elle eût joué de la trompette pour réveiller le monde endormi sous l'hiver et la pluie (...) Elle se dépêcha de crier, tout essoufflée :

- Comme c'est tranquille, ici! Dis quelque chose, Michel, je t'en prie, parle, fais quelque chose! Ça y'est, le tic-tac de l'horloge va prendre encore toute la place !¹

Stricte et droite devant son mari, elle lui reproche sa méchanceté. C'est la première fois que Catherine exprime ses sentiments envers Michel après les avoir gardés secrets depuis le début de leur mariage. Cependant, c'est son amour pour le jeune homme seul qui la retient encore en ce lieu. Elle estime que la situation s'améliorera. Malheureusement, après l'arrivée de Lia, elle constate la terrible vérité et s'éloigne petit à petit de son mari parce que celle-ci lui fait voir un autre côté de l'amour : le chagrin, la

1. Anne Hébert, Les Chambres de bois, p. 107.

déception et tout le mal causé par l'amour perdu. Et voilà que Michel s'efface, se décolore aux yeux de la jeune femme comme quelqu' un qu' elle n'aurait jamais aimé.

Dès ce moment-là elle commence à penser à elle-même. La tristesse de Lia lui livre un des secrets de l'amour : « le secret de l'être qui s'est donné et a été reçu » Elle passe la plupart du temps à la consoler, à lui faire croire qu'elle a encore une amie, en tenant Michel à l'écart. De ce point de vue, Anne Hébert prétend que c'est la femme seule qui peut aider la femme. D'ailleurs, Lia peut aussi aider Catherine. Car la situation malheureuse de Lia exerce une certaine influence sur les réflexions de l'héroïne. Sa réponse à la question de Catherine au sujet de sa séparation avec son amant la fait méditer sur la dignité et la valeur de la vie :

(...) nous ne sommes pas du même univers, toi et moi. Ecoute bien. Je l'ai quitté, librement, par fierté, pour une offense qu'il m'a faite sans s'en apercevoir et ni son cœur, ni son corps n'y étaient pour rien²

Bien que Catherine ne comprenne pas totalement ces mots, ils lui reviennent un jour comme une invitation à s'émanciper.

L'émancipation de l'héroïne a lieu après plusieurs jours d'harmonie entre Michel et sa sœur. Cette fois, elle est très en colère d'être aussi soumise et enfantine face à Michel et Lia; cette nuit-là elle rêve que la maison des seigneurs est maudite et vouée au

2. Ibid., p. 112.

feu' qu'une écharde roussie la brûle au poignet puis disparaît tout à fait quand elle s'éloigne sur la route. Ici, le rêve résume toute l'histoire de la jeune femme : autrefois elle était fascinée par les images de maisons seigneuriales elle avait donc accepté d'épouser Michel mais maintenant ce lieu est horrifiant et dangereux parce qu'elle en est malheureuse. Son éloignement sur la route préfigure déjà son émancipation après laquelle sa blessure, ou bien sa vie, est guérie.

La maladie de Catherine est cependant la meilleure preuve de son désir d'échapper à Michel. Cela se passe au milieu de l'hiver. Grièvement malade, ses mains refusent tout contact avec les choses et les gens de cette maison. À vrai dire, cela résulte de la crise du corps et de l'âme de notre héroïne. La vie dans ces chambres de bois dégrade son intégrité d'être humain. Elle apparaît aux yeux de Michel et de Lia comme une chose plutôt qu'une femme. Ce sentiment naît après qu'elle a vu son mari l'abandonner au profit de Lia qui, à ce moment, fait semblant de ne plus la connaître. Pendant tout l'automne, ils vivaient à l'écart de Catherine dans une sorte de campement sans se déplacer. Deux fois par jours, notre héroïne leur a servi leurs repas tandis que les deux autres étaient occupés à lire, à fumer et à boire. A bout de patience, elle tombe enfin malade et ne peut plus bouger. L'arrivée de l'hiver représente donc l'arrivée de la mort de Catherine si elle reste encore dans les chambres de bois.

Le premier signe de sa révolte se présente sous forme d'un refus de l'odeur des chambres, de leurs émanations âcres :

Catherine, croisant ses mains désœuvrées, trouva bientôt que l'odeur de l'appartement devenait intolérable³

De telles odeurs étouffent la jeune femme si bien que pour s'aérer, elle ouvre grand les fenêtres. Elle ne s'inquiète pas de savoir si cela dérangera Michel ou pas. Ce qui compte, c'est son plaisir dans la liberté d'en faire à sa guise. Lia referme les fenêtres mais aussitôt, malgré la colère de celle-ci, Catherine les rouvre. D'ailleurs, sa froideur envers son mari et sa sœur pendant ce moment montre la fin de sa soumission envers eux. Elle n'intervient plus dans le fouillis du frère et de la sœur. Ils se rendent compte enfin de son importance, vu qu'il n'y a personne pour faire le marché et rapporter les provisions dans l'appartement. Puis, elle ne s'attarde pas à se pencher dehors pour saisir de la rue n'importe quelle odeur qui n'est pas maudite. Les chambres de bois paraissent donc aux yeux de Catherine comme un lieu maudit qui détourne sa vie vers le tombeau. Pour sauver son existence à la dernière minute, il lui faut prendre l'air du monde du dehors pour qu'il remplace celui de l'appartement qui la détruit :

Toute la nuit des émanations âcres tinrent Catherine éveillée; vieux mégots mal éteints, boiseries sèches, peinture et térébenthine (car Lia s'était remise à peindre), poisson bouilli, bière rance.

3. Ibid., p. 130.

Mais vers le matin, une odeur surtout lui devient particulièrement hostile : le bouquet sauvage des peaux brunes emmitouflées de laine auprès d'un petit feu qui fume et charbonne, montait et s'emparait de tout l'espace.⁴

L'obscurité lui devient alors insupportable, elle tire les rideaux afin que les chambres de bois soient ouvertes aux quatre vents. Puis, précipitamment elle se jette de l'une à l'autre comme un animal traqué qui cherche une issue. Cette phrase résume bien le cheminement pénible de notre héroïne quand elle est chez Michel de même que son désir de se libérer à la fin. Malgré le froid de l'hiver, elle ne cesse pas d'examiner la cour et la rue avec ardeur de telle manière que sa vie retrouve soudain un équilibre inexprimable.

Non seulement les odeurs et l'obscurité des chambres dont elle s'évade, mais aussi tous les sons dans ce lieu sont totalement insupportables à Catherine. Les respirations modulées du frère et de la sœur font trembler son cœur au point qu'il risque de se rompre. En même temps, ses mains sur ses oreilles ne peuvent pas la protéger de ces sons; au contraire, ils lui rappellent de mauvais souvenirs : la respiration de Michel redit sa voix plaintive pendant qu'il dort alors que celle de Lia illustre la grande fureur de cette femme. Comme ces choses dérangent son sommeil et qu'elle ne peut pas se déplacer, elle utilise son imagination pour les combattre : elle tire la porte violemment entre Lia et elle. Surtout, elle veut faire disparaître le reflet de Lia dans les miroirs avec de la suie parce qu'elle

4. Ibid., p. 131.

ne veut plus la voir ni parler avec elle. Elle en arrive à penser que tout dans ce lieu n'est que souffrance de telle sorte qu' elle explose en criant :

Catherine se dressa sur son lit et cria «qu'elle était blanche et blonde, que son ventre sentait la neige fraîche et qu'elle n'avait que faire parmi la race étrangère de deux romanichels impuissants, couleur de safran (...)»⁵

La jeune femme avait passé ce jour mauvais allongée sur son lit, à souffrir des sons et des odeurs, de tout ce qui se voit, se touche et se goûte⁶

Quand son besoin de liberté atteint son summum la jeune femme est en crise. La nouvelle servante doit s'occuper intensivement d'elle. De plus, elle empêche son mari et sa sœur d'entrer dans sa chambre. Cependant sa volonté d'émancipation se développe toujours en elle. Les draps sont très chauds comme s'ils allaient brûler sa peau alors que sa chemise pèse comme du plomb. Ses mains et ses pieds sont engourdis par le grand froid entrant sous les ongles. Plus une seule place fraîche sur l'oreiller. Malgré cet état pénible, elle se retient de pleurer comme si cela représentait sa faiblesse et son échec : "Catherine scellait ses larmes, comme la dernière mort possible qu'il ne fallait pas lâcher."⁷

5. Ibid., p. 131.

6. Ibid., p. 135.

7. Ibid., p. 138.



Cela nous montre que l'héroïne, qui était faible et obéissante, se transforme en une autre personne plus forte, plus endurante qu'avant. Elle ne cesse de combattre toutes les mauvaises choses chez Michel, y compris sa dernière respiration. Tout ceci pour rester digne car c'est tout ce qui lui reste. Pendant ce temps-là, elle pense à sa ville, un moyen d'adoucir son malheur. Elle veut retrouver le doux pays de sa mère pour la consoler.

Ne pouvant plus supporter aucun repas, elle avoue enfin que ce sont les choses en cette demeure qui la tourmentent et non pas la maladie. Le piano, qu'elle a admiré avant, devient un objet agaçant; elle ordonne ainsi à la servante de le fermer et de jeter la clef dans la rue. Devenue agressive, elle fait arracher des murs les toiles de Michel et Lia, abattre le paravent de paille et balayer toutes traces de cendres et de feu. La chemise et les draps sont rejetés. Elle ne veut même y laisser aucune partie d'elle.

Catherine rejeta (...) tordit ses cheveux sur sa tête en un chignon dur comme une noix, afin qu'aucune mèche ne traîne en ce lieu de malheur, ferma les yeux, devint muette et appela la surdité comme un baume, tandis que ses narines se pinçaient, refusant toute odeur.⁸

Elle reste dans son lit pour ne plus s'habiller avec les vêtements donnés par Michel. Quand il voit sa nudité, il ramène les couvertures sur sa femme et pleure, non pas par pitié mais par admiration pour l'état pénible dans lequel se trouve sa femme :

8. Ibid., p. 139.

Catherine, est-ce donc que tu vas mourir, que tu as si mal aujourd' hui? Comme tu es belle, tu n'as jamais été aussi belle, Catherine.⁹

Les paroles de son mari blessent de plus en plus la jeune femme. Cela lui montre qu'il ne l'aime pas du tout. Elle n'est qu' un moyen pour Michel d' assouvir son désir, de faire selon sa volonté sans tenir compte des efforts et de la valeur humaine de sa femme. Ce qui la blesse le plus c'est que jusqu' au dernier instant elle n'a jamais pu gagner le cœur de Michel. C'est un amour perdu. Tout ce qu' elle a fait n'est que du vent. Il ne s'inquiète pas de sa maladie; au contraire, il la considère comme d'une grande beauté. Elle n'arrive pas à croire que sa douleur le charme; perdant courage, elle devient très malade. À bout de sa patience, elle jette un cri perçant en repoussant son mari, le frappe de ses deux mains, en pleine poitrine. Lui, au lieu d'être désolé de son acte, il la réclame toujours comme son bien et pour son plaisir. Cela nous montre que Michel est un homme indifférent à toutes les choses, rester ou non, vivre ou mourir, cela n' a aucun sens pour lui. Catherine décide enfin de se sauver. Elle déménage dans une maison sur la Côte avec sa servante où elle découvrira la plénitude de son être.

9. Ibid., p. 140.

2. L'évasion par le meurtre

Il y a plusieurs moyens utilisés par les personnages féminins pour se libérer de toutes contraintes. Parfois il leur faut un moyen immoral pour atteindre à leur but. Elisabeth d'Aulnières, l'héroïne dans Kamouraska est un des exemples dans ce cas.

Etant donné que Jacques - Antoine Tassy n'est pas un homme de Sorel, Elisabeth doit, après le mariage, se déplacer à Kamouraska. Au début, Antoine est un bon mari mais dès qu'elle accouche de son premier fils, sa conduite change : il boit, court après les filles et maltraite sa femme. Une telle conduite trouble la vie d'Elisabeth si bien qu'après le baptême de son second fils, elle décide de rentrer à Sorel pour quelques temps avec ses enfants sous prétexte de mauvaise santé. Néanmoins, Antoine lui cause toujours des problèmes. Il la poursuit jusque chez elle malgré l'intervention des tantes d'Elisabeth. Souvent, il exerce la force pour coucher avec elle. Il l'insulte de plus en agissant comme un libertin sans penser à la réputation de sa femme. Dès ce moment, elle refuse de revenir à Kamouraska avec lui; elle aspire à retrouver sa liberté :

(...) Je suis Elisabeth d'Aulnières épouse d'Antoine Tassy. Je me meurs de langueur. J'attends que l'on vienne me délivrer. J'ai dix-neuf ans.¹⁰

10. Anne Hébert, Kamouraska, p. 100.

La conduite de son mari est la première cause qui pousse la jeune femme vers l'émancipation. Mais sa rencontre avec le docteur George Nelson est plus importante que la première : l'amour dévorant pour le docteur Nelson éveille sa soif de liberté si bien qu'elle cherche un moyen pour tuer son mari. Leur première rencontre a lieu à Sorel. Il est appelé pour la guérir. Là, on apprend que le docteur Nelson est ancien camarade de collègue d'Antoine.

Elisabeth s'intéresse au docteur dès cette première fois. Etre et parler avec lui semble un moyen d'oublier son malheur. Elle attend donc de le revoir pour la deuxième fois. Durant ce moment il y a quelque chose qui bouleverse sa vie. Elle se sent revivre et excitée comme si elle était une jeune fille amoureuse. Elle ne peut même pas résister à son désir pour le docteur :

Il entre. Le voici dans ma chambre (...) Je le vois très bien cette fois-ci. Je le regarde à la dérobée. Sa nuque (...) Ses yeux. Je crois que c'est à la seconde visite que j'ai regardé ses yeux. Noirs : Un feu terrible. Fixé sur moi. Je détourne la tête (...) J'ai l'air de dire "non" au feu qui déjà me rage (...) L'espace d'une seconde. Il suffit d'une seconde (...) Les défenses en moi s'abattent comme des châteaux de cartes. Je passe mes deux bras autour du cou de cet inconnu qui sent le tabac frais.¹¹

11. Ibid., p. 112.

Elle embrasse George Nelson audacieusement. Ni sa dignité ni personne ne peut la retenir. Cet acte nous montre qu' à partir de ce moment-là, elle va agir selon sa propre volonté. C'est elle-même qui va diriger sa vie en acceptant tout ce qui lui arrivera : "Il faut que je coure à ma perte. Il faut que le scandale arrive". Non seulement elle s'intéresse à lui mais elle lui offre aussi sa confiance comme s'il pouvait l'aider. Elle lui exprime donc son malheur malgré leur rencontre qui ne date que de très peu de temps :

Mes larmes éclatent en un torrent irrépressible Entre deux hoquets je parviens à dire que je suis très malheureuse. L'air courroucé de George Nelson me trompe. Je le crois fâché de mon attitude. Effrayée, je retire aussitôt mes bras¹²

Nous pouvons dire ici que si le déménagement à Sorel est le premier moyen pour s'éliogner de son mari, la passion pour un autre homme sera la mesure suivante qui pourrait sauver Elisabeth. Elle réclame le docteur jour et nuit parce que la présence de celui-ci peut adoucir son malheur. Elle a soif de lui comme si elle avait soif d' une nouvelle vie :

12. Ibid., p. 112.

(...) J'habite la fièvre et la démence, comme mon pays natal. J'aime un autre homme que mon mari. Cet homme je l'appelle de jour et de nuit : Docteur Nelson docteur Nelson (...) L'absence intolérable. Je vais mourir. Le docteur n'est pas revenu depuis que j'ai mis mes bras autour de son cou. Docteur Nelson, je suis si malheureuse. Docteur Nelson, docteur Nelson (...) ¹³

En conséquence, l'amour pour le docteur la conduit à rejeter encore plus Antoine parce qu' à partir de ce moment-là elle veut se défendre farouchement contre toute approche de son mari, se laver de lui pour toujours, particulièrement effacer de son corps toute trace de caresse ou de violence causées par lui. Elle veut recommencer sa vie avec George Nelson parce qu'il est le bonheur et la justice dans sa vie. Cependant, c'est Antoine lui-même qui multiplie aussi le désir d'émancipation chez Elisabeth. A plusieurs reprises, il la blesse. Par exemple une nuit, après être entré dans la chambre de sa femme en cachette, il la menace avec une lame de rasoir :

J'ai tant crié. Une espèce de crécelle stridente dans ma gorge. Une mécanique terrible déclenchée incontrôlable. Cela n'a plus rien d'humain, m'étouffe et m'épouvante. Une lame de rasoir un instant brille, près de ma gorge (...) ¹⁴

13. Ibid., p. 115.

14. Ibid., p. 118.

Une telle conduite blesse le cœur de la jeune femme, si bien qu'un jour elle avorte de son troisième fils. De toute façon, cela ne lui fait aucune peine; au contraire, elle en est satisfaite parce que l'avortement est pour elle le signe de sa libération. Puis, comme l'enfant est un lien entre mari et femme, cette situation permet un espacement dans leur relation :

Un matin, au réveil, le filet de sang libérateur, entre mes cuisses. Ce signe irréfutable. Aucun enfant d'Antoine ne mûrira plus dans mon ventre. Ne prendre racine. Ne se choisira un sexe et un visage dans la nuit. Me voici libre et stérile. Comme si nul homme ne m'avait jamais encore touchée. Quelques jours encore et je serai purifiée. Libre.¹⁵

En même temps, cette situation permet aussi à Elisabeth et George Nelson de se rapprocher. Surtout, les rencontres avec le docteur encouragent toujours plus son désir d'émancipation : «me libérer Retrouver l'enfance libre et forte en moi» p.123 Il faut remarquer ici que le docteur Nelson est un personnage créé pour se compromettre avec l'héroïne. Etranger, protestant, tels sont les problèmes d'intégration qui se posent à lui. Quand il était jeune, il avait été dédaigné et maltraité par ses amis à l'école :

15. Ibid., p. 118.

Tous les protestants sont damnés, sont des damnés!" scandent quinze garçons joyeusement féroces (...) On le dit étranger et sans famille. Il apprend le français et la religion catholique romaine sans y mettre aucune bonne volonté. L'abbé Foucas (...) le bat sauvagement avec un bâton de hockey. George à moitié assommé ne pousse pas un cri, ne laisse pas échapper une plainte (...) Une muette, précoce expérience du désespoir.¹⁶

Cela le pousse à s'enfermer et à se retirer de la société. Vu qu'il n'a aucun ami intime, le sentiment que la jeune femme lui donne est donc une chose extraordinaire. Aussi pouvons-nous dire qu'il a pitié d'elle quand il constate son malheur. Mais au fond, c'est qu'il veut vaincre Antoine Tassy, son ancien camarade. Car quand ils étaient petits, c'était toujours Nelson qui gagnait aux échecs. De ce point de vue, c'est un problème personnel qui inspire le désir de gagner chez George Nelson. Les échecs ou l'amour constituent un même jeu, où ce serait plutôt à lui qu'à Antoine d'avoir une belle femme comme Elisabeth. Cela permet la relation entre les deux personnages. Plus leur relation avance, plus ils veulent chasser Antoine de leur vie :

16. Ibid., p. 126.

Un temps doux et paisible fait suite au départ d'Antoine George et moi faisons semblant de croire à la douceur et à la paix du monde (...) Discrètement. Faisons des projets d'avenir. Parlons gentiment de nous marier. D'éliminer Antoine de la face de la terre. De la façon la plus simple et la plus convenable qui soit.¹⁷

D'ailleurs, elle est sûre que le docteur Nelson est nécessaire à ce projet car il possède certain pouvoir qu' elle pourrait utiliser :

Je suis une sorcière. Je crie pour faire sortir le mal où qu'il se trouve, chez les bêtes et les hommes... Fascinés, débusqués de leurs repaires de fausse bonté Le docteur Nelson est avec eux (...) Ses dents blanches sont pointues comme des crocs (...) Cet homme possède un pouvoir, c'est certain¹⁸

Bein qu'il soit docteur, ce qui devrait faire de lui un homme charitable et plein de bonté, il se laisse envoûter par Elisabeth. En réalité, il cède à la passion et à la chair qui demeurent comme des forces noires dans son cœur. Son amour pour Elisabeth est tellement excessif qu'il en oublie la morale : il la rencontre en cachette et commet l'adultère. De surcroît, ils osent aller ensemble au bal là où beaucoup de monde les connaît. Antoine l'a déjà empêchée d'y aller

17. Ibid., p. 148.

18. Ibid., p. 131.

avant le jour du bal mais elle ne lui obéit pas. C'est la première fois qu'elle s'oppose aux ordres de son mari. Cela nous montre qu'elle commence à se révolter contre lui en faisant selon sa propre volonté. Une telle révolte pousse Antoine à s'éloigner de sa femme pour quelques temps et à rentrer à Kamouraska. Cela souligne le bon résultat qu'obtient sa femme en résistance. Antoine ne peut rien faire contre eux. Certes, cette fois la réussite les comble de plaisir et elle est le signe d'une vie nouvelle qui serait réalisable dans un futur proche. Particulièrement, cela nous montre qu'après la première résistance, viendra la deuxième et ainsi de suite jusqu'à la dernière avec le degré le plus élevé. Néanmoins, un jour elle doit revenir à son mari à cause de son enfant inattendu avec Nelson. Malgré la réconciliation, la soif de vivre avec le docteur Nelson reste toujours dans le cœur d'Elisabeth. Après le départ de son mari à Kamouraska, elle recommence le dessein de se débarrasser de lui.

(...) Faisons des projets d'avenir. Parlons gentiment de nous marier. D'éliminer Antoine de la face de la terre. De la façon la plus simple et la plus convenable qui soit¹⁹

Elle va jusqu'à imaginer un duel entre son mari et son amant : choisir les armes, le jour et le lieu. Tout cela lui plaît beaucoup surtout la vision de la mort de son mari. L'image d'Antoine mourant est effrayante :

19. Ibid., p. 148.

Pauvre Antoine, c'est fait, ta poitrine robuste ouverte d'une balle. Ton cœur déraciné comme une dent de lait. Ton sang répandu. Ton aisselle blonde où la sueur fige (...) le cœur déchiré d'une balle²⁰

Selon elle, le décès de son mari entraînerait la fin de tous ses problèmes. Enfin, elle incite son amant à être l'auteur de ce meurtre. Ce serait la meilleure façon de s'émanciper de son mari. Cette résolution est prise pendant la promenade avec le docteur. Elle écrit un mot avec attention sur une feuille de calepin : "Il faut tuer Antoine!" Ce mot est écrit deux fois afin de souligner la netteté dans le cœur d'Elisabeth. Quant au docteur, évidemment il est un peu craintif et hésitant comme tout homme qui n'a jamais commis de crime, et qui, de par sa profession, doit sauver les gens. Mais avec l'assurance de la jeune femme et par amour pour elle, il accepte de concrétiser ce dessein.

A ce moment-là, Jacques-Antoine Tassy n'est pour eux qu'un condamné à mort. Leur embrassade devant les autres au cours d'une nuit témoigne qu'ils n'ont peur de personne et qu'ils se compromettent :

Il s'agit maintenant de nous compromettre à jamais. De provoquer le scandale. D'accepter sans retour qu'on nous accuse et nous montre du doigt. Tous deux liés ensemble dans une seule nécessité (...) L'absolu de l'amour et de la mort. La justice rétablie. La sainte barbarie instituée. Nous sommes possédés.²¹

20. Ibid., p. 149.

21. Ibid., p. 158.

Pour commencer à réaliser leur dessein, Elisabeth choisit le poison pour tuer son mari. C'est l'idée d'une femme enceinte de cinq mois. Elle décide d'employer les mains d'Aurélie Caron afin de se préserver de tout risque. Au début, Aurélie refuse de commettre ce crime mais avec la stratégie d'Elisabeth, elle accepte de lui obéir :

J'ai besoin de toi, Aurélie. Tu sais comme j'ai un méchant mari? Il faut que tu ailles à Kamouraska empoisonner mon mari (...) Personne n'en saura jamais rien. Et puis je te garderai avec moi, comme une sœur, toute ta vie durant, si tu veux (...)

Tu n'as rien à craindre. Jamais la chose ne sera découverte. Pense à ta pauvre maîtresse qui est si malheureuse. Pense à ton avenir tu auras les plus belles robes du monde. Tu es mon amie, ma seule amie, plus que mon amie, ma soeur, Aurélie.²²

L'héroïne adjure en plus le docteur Nelson de tromper la servante. Il parvient à le faire enfin : il dit à Aurélie que ce dessein prouvera son pouvoir de sorcière. Puis, elle est séduite par tout ce qu'elle n'a jamais eu dans sa vie comme l'argent et les habits de luxe. Prise au piège, Aurélie accepte d'empoisonner Antoine Tassy à Kamouraska. Son départ est fixé quand l'hiver arrive et que la mer devient de glace. Elle partira avec le poison dans son sac pour remplir la mission à la place d'Elisabeth sans savoir qu'elle est la proie de cette meurtrière.

22. Ibid., p. 185-186.

Le poison est préparé par le docteur Nelson. Il l'a divisé en deux bouteilles. L'un contient un demiard de brandy, l'autre un peu plus d'un verre à vin d'un liquide de couleur blanche. Puisqu' Antoine aime la boisson et les femmes, Aurélie et le poison sous forme d'alcool seront donc appropriés. Se déguisant en une belle femme en voyage, Aurélie rencontre Antoine Tassy et lui dit qu' elle cherche le chemin pour Saint-Pascal. Après avoir été menée en traîneau par Antoine, elle lui fait boire le poison. Enfin, il va mourir comme Elisabeth le vouloir. Malheureusement, le poison du docteur n' atteint pas son but. Son mari n'est que gravement malade pendant trois jours : il vomit énormément mais ne meurt pas :

Le jeudi, vers onze heures du soir, M Tassy est rentré au manoir, bien malade. Il vomissait continuellement. Il me dit qu'il venait de l'auberge. Dionne ou une fille qu'il connaissait lui a fait boire quelque chose. Il a été bien malade, jusqu' au dimanche suivant, après quoi il s'est rétabli lentement. Il est demeuré longtemps avec un teint terreux et livide²³

23. Ibid., p. 190.

Le retour d'Aurélie rend Elisabeth désespérée. Le plus grave c'est que l'échec de cette sorcière oblige le départ de son bien-aimé, le Dr. Nelson. Cette fois il va tuer Antoine Tassy de ses propres mains pour libérer la jeune femme. Dans ce cas, nous pouvons dire que l'amour et la passion de Nelson pour Elisabeth ont un rôle dans l'émancipation de notre héroïne. "La passion et l'amour interdit prennent le visage d'un feu dévorant des flammes de l'enfer; feu noir ravagent le cœur d'Elisabeth, de George et d'Aurélie qui complotent la mort d'Antoine."²⁴

Outre l'amour et la passion, la difficulté est un autre composant qui stimule le feu noir dans le cœur de George Nelson. Plus il y a de difficultés, plus il veut tuer Antoine. Le voyage de Sorel à Kamouraska en est la preuve. Comme nous le savons, la distance entre les deux villes est très grande : quatre cent milles. Il faut dix jours pour y aller et revenir. Le docteur doit passer par quinze villages sans changer de cheval avant d'arriver au manoir d'Antoine : Saint-Anne-de-Laval, Bécancour, Gentilly, Saint-Pierre-les Becquets, Lobinière, Saint-Croix, Saint-Nicolas, Pointe-Levis, Lauzon, Beaumont, Saint-Michel, Saint-Vallier, Berthier, Saint-Anne-de la Pocatière, et Rivière-Ouelle. De plus, voyager en plein hiver en traîneau est très risqué. Car l'hiver au Québec est une saison extrêmement froide. Souvent il y a des tempêtes de neige qui

24. Maurice Emond "Kamouraska", Dictionnaires des œuvres littéraires du Québec Tome V 1970-1975 : pp. 476-478.

avale la vie ou bien il est possible qu' elle nous égare du chemin. En outre, comme il y a la mer et les rivières en cours de chemin, il nous faut attendre jusqu' à ce que certaines soient en glace pour arriver à destination. Telles sont les difficultés que le docteur doit surmonter seul. Un départ comme celui-ci est donc plus effrayant que tout autre. Même si l'auteur nous fait croire à la facilité de la réalisation de ce dessein, le docteur, a au fond très peur parce qu'il n' a jamais commis aucun crime :

Tuer un homme à la limite de ce vide. Se maintenir en équilibre au bord du gouffre. Le temps nécessaire pour ajuster son arme et tirer. Un gallon de sang environ, pas beaucoup plus à verser. Tu es médecin et connais ces choses. Ta familiarité avec la naissance et la mort n' a de comparable que celle des très vieilles femmes de campagne. Couseuses éternelles de langes et de linceuls.²⁵

A chaque village se présente donc un conflit dans son cœur entre le désir et la peur ou entre la perversité et la morale. Mais dans son amour excessif pour Elisabeth, il se sacrifie pour la sauver. Quant à la jeune femme, elle est tourmentée par le départ du docteur Nelson mais elle doit le supporter parce que c'est le dernier moyen pour s' émanciper de son mari.

25. Anne Hébert, Kamouraska, p. 190.

Le départ de George Nelson est fixé au 21 janvier 1839. Pendant le voyage, il passe ses nuits dans les petites auberges. C'est à partir de Saint-Anne que le docteur commence à être soupçonné par les aubergistes qui deviennent, après, des témoins importants. C'est là qu'Antoine rencontre George Nelson et qu'il part avec lui en traîneau parce que le docteur lui ment en disant qu'il apporte des nouvelles d'Elisabeth et de ses enfants. En plus, il lui a dit aussi qu'il serait bien content de visiter son manoir du côté de l'église là où il serait plus à l'aise pour parler. Puis ils ont repris la route de l'église. Le docteur conduit le traîneau et Antoine Tassy est ivre mort dans le fond du traîneau sans savoir ce qui va arriver. Un instant plus tard, George Nelson réussit à le tuer à Kamouraska avec un pistolet. Il faut trois jours pour découvrir le cadavre enfoui dans un tas de neige et de glace amoncelées sur la batture de Kamouraska, à environ dix ou douze arpents des habitations non loin de son manoir. Par le rapport du docteur Douglas, médecin légiste, on sait que Jacques-Antoine Tassy a été tué dans un acte violent. On trouve sept points d'impact sur son corps :

Une des balles est entrée au dessus de l'oreille, sous le bord de la casquette, pénétrant à un pouce de profondeur dans la matière cérébrale. La seconde balle est entrée dans la nuque pour se loger sous l'os frontal. L'arrière du crâne est fracassé.²⁶

26. Ibid., p. 232.



Ce qui souligne la violence de l'assassinat est le premier coup de feu qui a été tiré de côté, il nous montre que le docteur Nelson est assis tout près de sa victime, dans le traîneau. Déjà mort ou mourant, Antoine Tassy reçoit une deuxième balle. Puis, le docteur le frappe à coups redoublés avec la crosse de son pistolet.

Après la mort d'Antoine, le docteur Nelson s'enfuit aux Etats-Unis parce qu'il a peur d'être arrêté. Quant à Elisabeth, elle se remarie avec Jérôme Rollande et vit désormais avec lui.

Nous pouvons en conclure que l'émancipation d'Elisabeth d'Aulnières voit le jour avec la difficulté, le risque, la tourmente et l'honneur. Tout cela est fait pour obtenir "la liberté" en retour. Elle la reçoit enfin, mais elle doit en même temps perdre son amour, George Nelson, pour toujours.

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

3. La vengeance sanglante

Parmi les quatre romans étudiés, Les Enfants du sabbat fait un peu exception. Il s'agit de l'histoire d'une sorcière et d'une héroïne tout à fait insolite. L'émancipation du personnage féminin dans ce roman prend donc un visage mystique et surnaturel qui amène plusieurs scènes atroces et pleines de sang.

Après s'être enfuie de la montagne de B..., Julie entre dans le couvent des dames du Précieux-Sang, tandis que Joseph, son frère, s'engage pour la guerre. Son amour pour Joseph est le motif le plus important de sa conversion en échange de sa fidélité. Mais la religion lui cause beaucoup de problèmes durant le temps de ses épreuves. Sœur Julie de la Trinité a du mal à s'y habituer. Une année déjà que l'habit monacal fait d'elle une sorte de mort-vivant. C'est ce que révèle la vision rétrospective d'une cabane sur la montagne de B... La cabane signifie l'évasion de la jeune femme comme cela est expliqué dans Romans du pays : "En dépit des clôtures, des interdictions, des jeûnes (...) l'imagination s'apprête à rendre à la novice la liberté sans laquelle elle ne saurait continuer à vivre"²⁷

C'est pourquoi nous trouvons, dès la première page et dans presque toute l'histoire, un mélange de sa vie dans la montagne de B... et de celle dans le couvent des dames du Précieux-Sang :

27. Gabrielle Poulin, Romans du pays 1968-1979 (Montréal : Bellamin, 1980), p. 309.

Tant que dura la vision de la cabane, sœur Julie de la Trinité, immobile, dans sa cellule, les bras croisés sur la poitrine, dans tout l'ampleur et la rigidité de son costume de dame du Précieux-Sang, examina la cabane en détail, comme si elle devait en rendre compte, au jour du Jugement dernier (...) C'était la première fois que depuis son entrée au couvent, elle se permettait un tel regard, non plus furtif, aussitôt réprimé, mais volontaire et réfléchi...²⁸

Le souvenir de la vie passée est donc, au premier point, une émancipation la plus simple pour sœur Julie. C'est le refuge qui lui permet de s'évader de sa vie monotone. Au surplus, nous voyons à travers ces deux mondes antagonistes entremêlés la différence dans la manière de vivre. Ils nous renvoient à merveille l'image de la vie et de la mort, de la liberté et de l'enfermement, de la lumière et des ténèbres. Par conséquent, la jeune femme se confronte à un conflit en elle-même : la tentation d'être une partie de la religion en sacrifice pour la vie de Joseph; "une immense soif de vie et une énergie extraordinaire pour renverser tous les obstacles qui pourraient se dresser contre son désir"²⁹ Finalement, ce conflit rend l'héroïne malade. Elle a toujours mal à la tête mais sans cause, surtout quand elle doit faire promesse de fidélité.

28. Anne Hébert. Les Enfants du sabbat, p. 7.

29. Gabrielle Poulin, Romans du pays 1968-1979, p. 301.

J'ai presque toujours mal à la tête. Mais, à mesure que la date prévue pour ma profession approche, ça devient intolérable (...) Par deux fois déjà j'ai dû ajourner la date de ma profession³⁰

D'ailleurs, nous sentons que la maladie de sœur Julie vient de la promesse faite à son père, le diable, de ne participer à aucune cérémonie religieuse. Non seulement elle ne peut pas exercer sa profession, mais la confession devient aussi une chose insupportable pour elle. Avouer, c'est qu'on ne reçoit que le vide et son mensonge.

Jusqu'ici, nous voyons que l'émancipation de l'héroïne se déroule sans poser aucun problème à personne. L'imagination ou la maladie, telles sont les premières réactions contre la vie étouffante au couvent. Docile, soumise et calme aux yeux de tous, la jeune novice tente de cacher son malaise dans cet endroit en souhaitant devenir pour l'éternité une religieuse comme les autres. C'est en vain car dans le cœur de sœur Julie, il y a plus fort que tout, une immense soif de vie. La réaction se développe de plus en plus comme le feu qui dévore tout. L'émancipation de l'héroïne commence donc à exercer une grande influence aux alentours. Voyant qu'elle a reçu des forces occultes de sa mère, elle s'en sert contre ses ennemis. Obéissante et calme, elle devient une autre femme mystique, forte et dangereuse. La violence de son émancipation augmente de plus en plus selon le degré des obstacles. Elle commence par créer le désespoir chez ses ennemis et va jusqu'à les entraîner dans une mort atroce.

30. Anne Hébert, Les Enfants du sabbat, p. 14.

Le pouvoir destructeur de sœur Julie s'exerce d'abord sur sœur Gemma, celle qui l'emmène à l'hôpital. Elle veut la rejeter parce que cette femme est trop bavarde, ce qui serait un obstacle à son acte d'émancipation. De plus, sœur Gemma croit que la maladie de la jeune novice est une simulation. C'est elle qui soupçonne la magie de Julie. En outre, sœur Julie a été dans le passé, maltraitée par cette femme. L'héroïne veut donc que sœur Gemma connaisse la misère de la vie : "Que sœur Gemma, confite dans sa joie mielleuse, soit confondue et ruisselle de larmes, une bonne fois pour toutes."³¹

Par la magie noire, sœur Gemma a reçu la punition la plus atroce de sa vie. Elle est destituée de ses fonctions de sacristine et nommée cuisinière à cause de la réduction mystérieuse du nombre d'hosties. Désormais, elle ne trouvera que le désespoir, la déchéance comme le veut sœur Julie. Plus elle tente d'attaquer la jeune femme, plus elle souffre en retour. Sœur Gemma tombe enfin très malade : nausée, vomissements, évanouissements. De plus, sœur Julie la hante à cause de ses soupçons qu' elle a sur l'âme démoniaque de la jeune femme :

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

31. Ibid., p. 45.

Sœur Gemma prétend que l'odeur qui infecte tout le couvent (et dont personne à part elle ne semble s'apercevoir) vient de la chambre où est enfermée sœur Julie : "En passant dans le corridor, sœur Gemma flaire le démon sous la porte de la pharmacie. Elle craint de s'évanouir."³²

Enfin, elle s'enferme dans l'infirmerie de crainte de manger involontairement de la viande crue dans la cuisine. Tel est le procédé que Julie emploie pour se venger d'un de ses ennemis, la sœur sacristine qui était une fois impudente envers elle. Cependant, les directeurs du couvent tombent sous l'emprise du pouvoir destructeur de sœur Julie autant que les autres. Car si la jeune novice veut s'éloigner du couvent, elle doit s'affranchir du pouvoir de la mère supérieure et de l'aumônier qui dirigent toutes les sœurs. Ce sont eux qui y contrôlent les règles et la manière de vivre. Ils ne laissent pas facilement à sœur Julie le droit de quitter le couvent parce que cela montrera qu'ils n'ont pas assez de pouvoir pour contrôler les sœurs des Dames du Précieux-Sang, qu'ils cèdent au maléfice. D'ailleurs, la rétention de sœur Julie de la Trinité, malgré son délire, pourrait prouver leurs forces. Ce serait comme un combat entre Dieu et le diable.

Quant à l'héroïne, quitter le couvent est une chose difficile. D'une part, elle veut se sacrifier pour Joseph. D'autre part, elle sera condamnée par la société comme infidèle.

32. Ibid., p. 137.

Telle est une des règles astreignante du catholicisme.³³ Mais, en vivant ici, elle se sent comme un mort vivant. Sœur Julie combat donc de toutes ses forces pour sauvegarder son intégrité, sa vie et sa liberté. Elle ne laisse plus personne la contrôler ni la tromper sur le chemin de la vie. C'est pourquoi les directeurs de ce couvent de pierre sont les empêcheurs de son affranchissement. Ici, nous pouvons dire qu' il y a deux puissances antagonistes; l'une représente la vie, l'autre représente la religion. Il faut que sœur Julie, au nom de la vie, conquérise les sabbats du monastère des dames du Précieux-Sang* pour s' y émanciper.

33. Quand elle avait revêtu le «saint Habit», la novice, habituellement, était assurée de persévérer jusqu' à la mort dans sa vocation. Quitter le couvent après la prise de voile, si l'on n'était pas malade, était considéré comme une infidélité, aux yeux des supérieures, et équivalait à une défection, face à la famille et à la société. Si vous vous étiez trompée de voie en entrant dans une communauté, vous vous trompiez plus lourdement en la quittant puisqu' il était admis qu' à une religieuse fidèle, Dieu se devait de donner la vocation qui avait pu lui manquer au point de départ. Cité dans Gabrielle Poulin, Romans du pays 1968-1979, p. 302.

* Nous pouvons dire que "les Enfants du sabbat" sont les sœurs du couvents. Car il y a plusieurs situations qui montrent ce monastère comme étant le vrai sabbat : ses règles, sa manière de vivre qui exigent l'obéissance et abolissent l'individualisme. Les nonnes nous apparaissent comme les participantes d'une réunion sorcière qui doivent obéir aveuglément de façon fanatique même au chef de la cérémonie.

Par conséquent, sœur Julie de la Trinité, au lieu de s'enfermer dans son refuge qui est l'imagination, doit chercher une voie supplémentaire parce qu'elle commence à perdre patience. De plus en plus la vie du couvent lui est insupportable, la mère supérieure et l'aumônier interviennent davantage dans sa vie. La maladie, les syncopes, telles sont les tributs de son émancipation:

Elle commence par ne plus sentir la tension douloureuse de ses deux bras en croix. L'épuisement de son corps crucifié se transforme en une douceur étrange. Muscles, nerfs, articulations se détendent. Le cœur bat au ralenti, pareil à celui d'un dormeur (...) Sœur Julie de la Trinité est transportée en esprit dans la montagne, tandis que son corps reste, debout en croix (...) ³⁴

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

34. Anne Hébert, Les Enfants du sabbat, p. 27.

Puis, les forces occultes arrivent en même temps que le délire. Elles causent un tumulte dans toute la paroisse. D'abord, c'est la disparition mystérieuse du nombre d'hosties, à cause de laquelle sœur Gemma est destituée de ses fonctions. Deux ou trois jours plus tard, le maléfice de la montagne de B... revient à la jeune femme. Elle ne peut plus cacher sa soif de la vie. Elle crie comme si elle annonçait la victoire de la lumière sur les ténèbres. Trois dimanches de suite, au moment du sermon de l'aumônier, le rire de sœur Julie retentit dans la chapelle. Cela dérange la mission de l'abbé Migneault mais il ne peut pas arrêter sœur Julie. Déchu et "réduit à sa plus stricte vérité de prêcheur ridicule et d'homme très ordinaire, aumônier d'un couvent très ordinaire",³⁵ il ne peut plus supporter un tel état, en particulier, la magie noire de l'héroïne qui semble l'attaquer à tout moment. Il quitte le couvent pour ne plus jamais revenir.

Non seulement l'aumônier a des insomnies, des sueurs nocturnes et des cauchemars, mais encore il se sent rongé par des insectes, broyé par des machines de fer et d'acier, déchiqueté, émietté, traité de raté et de minable par sa mère. Il se rend compte enfin de sa parfaite nullité en se confessant devant sœur Julie. N'étant qu'un petit niaseux comme dit cette jeune novice, il quitte désespérément le couvent des dames du Précieux-Sang. Son départ plaît certainement, beaucoup à l'héroïne car cela montre qu'elle a pu rejeter son second ennemi. De plus, cette expérience prouve et renforce en même temps

35. Ibid., p. 53.

ses forces occultes et son fantasme parce qu' une fois, la déchéance devant toute la communauté du père aumônier était une des deux faveurs de Julie accordée à Adélard. "...Que le père aumônier découvre, d' une façon irrémédiable, sa parfaite nullité, devant toute la communauté."³⁶ Pourtant nous nous demandons si c'est un fantasme de sœur Julie ou si c'est vraiment un pacte entre son père et elle. De toute façon, cela prouve à la jeune femme qu' elle possède un don maléfique comme sa mère Philomène. Se réjouissant de son pouvoir singulier, elle s'en sert pour hanter et attaquer ses ennemis. C'est pourquoi nous considérons l'héroïne de ce roman comme une femme insolite.

Cependant le plus terrible ennemi de sœur Julie est la directrice du couvent, la mère supérieure. Cette femme contrôle toutes les sœurs. Stricte et autoritaire, elle les force à respecter toutes les règles sans exception. De surcoût, l'obéissance, la soumission et la conformité sont obligatoires pour toutes les sœurs. Malheureusement, ce que la mère supérieure fait, donne à Julie la fièvre de la vie. Au milieu de la cérémonie religieuse, il y a au fond de son cœur une voix qui réclame le droit de vivre et de crier sa passion. S'émanciper du couvent, cela veut dire en même temps s'affranchir de ses règles et de sa manière de vivre.

36. Ibid. p. 45

Après le départ de l'aumônier, sœur Julie semble revenir à elle, une jeune novice ordinaire. Mais en réalité, ses forces occultes se préparent à réapparaître. Cette fois, son délire et son maléfice seront constatés par les autres sœurs. Cela se passe au moment de la lessive. Etant transportée à la montagne de B..., elle étonne les autres en dormant debout sans s'appuyer à rien. Son délire éclate devant tous :

Bientôt le vague sourire de sœur Julie se change en un fou rire irrépressible. Elle est secouée de la tête aux pieds, par une tempête de plaisir comme si on la chatouillait. Sœur Julie ne se réveille toujours pas. Elle tire la langue comme si elle mangeait une glace. Son ventre et sa croupe s'agitent frénétiquement, d'une façon fort indécente.³⁷

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

37. Ibid., p. 59.

Cette fois, le délire de sœur Julie bouleverse le couvent. La mère supérieure, pour contrôler la situation, déclare que tout cela vient d'une crise de somnambulisme, que c'est certainement une danse de Saint-Guy. La confession de sœur Julie devant les autres satisfait beaucoup la mère Marie-Clotilde parce que cela montre qu'elle a encore le pouvoir de dominer toutes les sœurs, qu'elle peut tout remettre en ordre même le délire mystique de sœur Julie de la Trinité. Mais ce qu'elle pense est faux : derrière l'air soumis de la jeune novice, la supérieure voit le regard effrayant de sœur Julie, parfaitement animal et insaisissable. "L'œil jaune de sœur Julie disparaît aussitôt sous la large paupière, tandis que le visage aveugle continue de rayonner de sa joie impudente"³⁸ C'est la première fois qu'elle attaque la supérieure directement, avec audace. En même temps, c'est le signe qui prédit que, d'un moment à l'autre, le couvent des dames du Précieux-Sang sera en grand péril, et cela à cause surtout de sœur Julie.

Insolite, tel est le changement de caractère de sœur Julie. Elle force la supérieure qui était sévère et autoritaire à repenser à la terreur qu'elle a oubliée depuis longtemps :

38. Ibid., p. 60.

La supérieure ne parvient pas à s'endormir (...) La supérieure des dames du Précieux-Sang vient de retrouver intacte la plus vieille terreur de son enfance lointaine : la certitude quasi absolue que le diable se trouve caché sous son lit et que, d'un moment à l'autre, il va la tirer par les pieds pour la dévorer.³⁹

En dépit de la peur, mère Marie-Clotilde ne consulte pas le médecin de la communauté sur le cas de sœur Julie. Elle veut au fond mesurer son pouvoir avec celui de la jeune novice. À partir de ce moment-là la religion et la vie se livrent un combat. Mais toutes les sortes de faveurs que sœur Julie obtient par ses forces et son pouvoir de la montagne de B... rendent ce combat véhément et démesuré.

Heureuse de son pouvoir, elle a oublié de prier pour son frère. Elle exerce en plus son pouvoir destructeur sur le médecin consulté, le docteur Painchaud. Celui-ci a vu le signe de la sorcière de sœur Julie pendant le traitement. Sa curiosité a reçu des forces noires de la jeune femme comme réponse :

Il se sent vu, pénétré, jusqu' à la moelle de ses os, avalé, en quelque sorte, mastiqué et recraché, avec dégoût, sur le parquet bien ciré, comme de la bouillie (...) Le docteur quitte le couvent conscient d'avoir échappé à un danger.⁴⁰

39. Ibid., p. 61.

40. Ibid., pp. 71,72

Malheur pour le docteur Painchaud, qui, à la nuit tombée, est hanté par elle :

Sœur Julie est assise de tout son poids sur sa poitrine, le chevauchant et lui tournant le dos (...) sœur Julie se fait de plus en plus lourde. Un bloc de pierre impassible, Une meule (...) Je suis ta night-mère, ta socière de la nuit (...) Tu ne me reconnais donc pas? (...) Et je te monterai à mort, mon pauvre petit cheval idiot (...) ⁴¹

Par conséquent, il ne remet plus les pieds au couvent. Personne ne semble pouvoir arrêter sœur Julie qui aime, à la folie, son pouvoir destructeur. Le couvent des dames du Précieux-Sang est à présent bouleversé par la conduite de sœur Julie. La nouvelle de sa brûlure sans cause se répand dans tout le couvent. Et la découverte de la trace d'une morsure à son épaule droite nous témoigne de l'identité entre sœur Julie et la petite fille de la montagne de B...

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

41. Ibid., pp. 72,73.

Toujours sans l'aumônier ni le confesseur, la supérieure a recours à la mère assistante et à la mère économe pour sauver le couvent du mal. Elles trouvent enfin une solution : envoyer sœur Julie à l'infirmerie. Mais elles ne savent pas que cette idée fait courir au couvent un grand danger. L'héroïne grâce à ses forces occultes, fait revivre là, à l'infirmerie, où se cachent le désespoir et le malheur surtout quand la nouvelle du mariage de Joseph lui arrive. La trahison de son frère décuple à merveille son pouvoir destructeur. Toute une série d'imprécations, ainsi que sa colère s'échappent de tous les membres de son corps. Trois mots, cependant, très nets reviennent sans cesse de sa bouche : "Maudit. Baptême. Verrat."⁴²

Personne ne peut supporter son regard animal même l'aumônier : les yeux jaunes, vipérins comme sa mère et toute lignée de sorcières. Certes, plus on tente de l'enfermer, plus les forces occultes de l'héroïne s'exercent sur eux. Elle trompe la mère Marie-Clotilde et l'aumônier avec deux J majuscules sur ses poignets. Inconsciemment, ils tombent à genoux, pensant que cela est un signe de Dieu utilisant, Jésus. De plus, une nuit elle fait de la magie devant Léo-Z. Flageole, le nouvel aumônier. Elle tire de sous ses jupes une ancienne petite valise contenant deux petits pots de terre où s'emboîtent sa famille et ses ancêtres :

42. Ibid., p. 91.

Julie de la Trinité engendrée par Philomène la brosse, dite la Goglué, d'une part (...) - Voici que surgit une autre femme plus petite (...) - Félicité Normandin (dite la Jolie) engendrée, d'une part, par Malvina Thiboutôt (...) - Toute une lignée de femmes se reproduisent devant lui, à l'infini, de plus en plus petites et démodées. La dernière (Barbe Hallé) n'est plus longue que la pouce (...) ⁴³

Tremblant de la peur, il proclame quarante heures d'adoration perpétuelle. L'absence de l'aide de Dieu, les forces occultes de Julie font toujours des ravages dans la paroisse.

Cependant, nous pouvons dire que la folie de l'héroïne fait entrer dans le couvent les couleurs, les sons et les parfums de la vie. Au fur et à mesure, les couleurs de la vie séduisent les sœurs. Prenons le cas de la sœur infirmière comme exemple. Elle conserve les linges de Julie comme des reliques. Ou bien, en passant près de la porte de sœur Julie, certaines sœurs font des vœux :

- Que je respire seulement le même air qu'elle s'échappant à travers le trou de la serrure de sa chambre et je serai vengée de sœur Marie-Rose qui me vole toujours ma place (...) Que la voleuse soit confondue et punie sévèrement (...)

- Laissez-Moi mourir avec sœur Angèle de Merici, je vous en prie (...) ⁴⁴

43. Ibid., pp. 103, 104.

44. Ibid., p. 125.

Par son pouvoir, sœur Julie assume leurs désirs, leurs rêves, leur colère et leur violence. Sœur Marie-Rose est punie sévèrement et sœur Marie du Bon-Secours meurt en même temps que sœur Angèle de Merici. Elle fait en plus un miracle devant ses gardiennes : sur le mur, elle fait apparaître la figure de Joseph. La scène du baiser entre Julie et Joseph impressionne les deux sœurs et les rend plus heureuses dans leur vie.

Quant à l'aumônier et au docteur Painchaud, c'est tout le contraire qui se produit. Elle les amène vers l'enfer de la vie. Hanté par sœur Julie, l'abbé Flageole est accablé d'une forte crise d'asthme et est pris de délire tandis que le docteur est énervé par les visites nocturnes de la jeune femme. De même, la sœur économe, par la magie noire de Julie, apprend à fumer et néglige ses affaires. Elle est donc destituée de ses fonctions.

Finalement, les directeurs du couvent comprennent que tout le mal vient de sœur Julie. Quand la supérieure décide de demander le secours du gouverneur d'un couvent, il est trop tard. Le blasphème et la révolte de Julie prennent corps aux environs; la magie veille aux portes des sanctuaires. Le délire de sœur Julie devient démesuré surtout quand elle sait que sa belle-sœur est enceinte. La tempête, l'orage bouleversent le couvent. Elle déchire les vêtements de son frère en l'insultant. Enfin son désir se réalise grâce à ses forces occultes : la femme et l'enfant de son frère meurent pendant l'accouchement; quant à Joseph, il meurt plus tard à la guerre. La punition de Julie ne semble pas s'arrêter. Quant au grand exorciste,

demandé pour détruire l'héroïne, il est, jour et nuit, obsédé par le maléfice de sœur Julie. Malade, il quitte le couvent sur-le-champ. Pour la mère Antoine de Padoue, elle est terrassée par une crise cardiaque qui la pousse vers la mort pendant sa révélation de l'origine de l'héroïne.

Le 3 janvier 1944, l'aumônier déclare que sœur Julie est sorcière, qu'elle porte la marque du diable sur son corps, à deux endroits différents : au bas des reins et à l'épaule gauche. Sœur Julie déclare en même temps qu'elle est enceinte. La supérieure, l'aumônier et le docteur Painchaud tentent de transformer cette histoire en boutade pour sauver la réputation et l'honneur du couvent des dames du Précieux-Sang. Trop tard, Julie accouche d'un petit monstre, conçu du malin Esprit :

Rouge et fripé, grimaçant, oreilles volumineuses, tête énorme, déformée et sans cou, mains violettes, abdomen saillant, membres grêles, sexe géant, il ramène ses petits bras vers sa poitrine et ses petites cuisses vers son ventre. Sa poitrine se soulève, de plus en plus rapidement. Il crie de moins en moins fort.⁴⁵

45. Ibid., p. 186.

Elle est très fière d'elle-même. Elle triomphe. Elle réussit à accoucher d'un enfant malgré le fait qu'elle est une nonne. Pour cacher le scandale, la supérieure et l'aumônier, tuent le nouveau-né d'une manière horrible : ils étouffent l'enfant sous la neige. Voilà, l'honneur est sauvé; mais le couvent des dames du Précieux-Sang est en même temps damné comme l'a avoué la mère supérieure : "le scandale appelle le scandale. Bientôt nous serons dépendants des mêmes lois que sœur Julie (...) Sollicités par le diable (...)"⁴⁶

La mission accomplie, sœur Julie peut sortir des sabbats du couvent des dames du Précieux-Sang. Avec la victoire dans ses deux mains, Julie quitte le monastère et se dit dans son triomphe :

Je leur ai donné le démon à communier. Le mal est en eux maintenant. Un nouveau-né étouffé dans la neige. Je n'ai plus rien à faire dans cette maison. Mission accomplie. Mon maître sera content. Il m'attend dehors.⁴⁷

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

46. Ibid., pp. 184,185.

47. Ibid., p. 187.



4. La recherche d'un refuge temporaire

C'est dans le quatrième roman d'Anne Hébert, Les Fous de Bassan, que les personnages féminins ont du mal à s'émanciper de leur condition déterminée par les hommes. De toute façon, elles ont essayé de faire une petite trouée, une petite vie afin que cela leur fournisse un bonheur temporaire et la possibilité pour s'évader du dédain masculin. La passion, la nature et le rêve, tels sont les moyens de l'émancipation pour les femmes hébertiennes.

Deux belles adolescentes cousines germaines, quasi-sœurs, Nora et Olivia sont les personnages sur lesquels toute l'histoire est centrée. Elles vivent au milieu du malheur des femmes et du dédain des hommes. Depuis longtemps, elles voient leurs mères, leurs tantes et leurs grand-mères accepter leur destin douloureux sans se plaindre. C'est pourquoi les sentiments des deux jeunes filles étouffent et les poussent à chercher le moyen d'y échapper. Elles prennent d'abord le chemin de la passion en pensant que l'amour les guidera vers la plénitude de la vie ou bien il leur ferait oublier la monotonie d'un village qui a, depuis des siècles, réduit la femme au silence. Anne Hébert invente Stevens Brown pour incarner l'homme qui éveille le désir féminin chez Nora et Olivia. Mais c'est à travers Nora qu'on voit clairement le rôle de la passion grâce à son caractère. Energique, gaie, elle se distingue des autres personnages féminins dans ce roman et, nous pouvons assurer, représente sans doute la nouvelle génération. Elle se considère comme l'"Eve nouvelle" qui résonne encore de l'éclat de sa nouvelle naissance. Ses quinze ans sont la promesse d'une jeunesse éternelle et d'une fécondité sans limite par elle-même :

(...) J'attrape une pomme sur la table de la cuisine, je la croque en plein vent et je crache les pépins dans toutes les directions. Des vergers naîtront un peu partout sur mon passage, dans la campagne (...)⁴⁸

Cependant, elle refuse l'aide de l'homme. Bien qu'elle soit faite de limon de terre comme Adam, elle n'est pas sortie d'entre les côtes d'Adam. Nous pouvons dire qu'elle possède déjà un esprit féministe. Surtout, parmi les autres personnages féminins dans ce roman, Nora est celle qui est en avance sur son temps par ses audaces. Elle a des idées d'avant-garde, tel que son rêve d'égalité des sexes, du droit de désirer et d'exprimer son désir de la même façon qu'un homme, "de s'entendre comme deux personnes, égales entre elles, dans l'égalité de leur désir." Elle essaie de tout faire pour attirer Stevens afin que celui-ci lui fasse connaître l'amour et l'acte sexuel. C'est aussi pour être son égale. Si elle ne parvient pas à son désir, c'est parce qu'elle choisit un mauvais homme qui réduit la femme à n'être qu'un objet sexuel. Comme il déteste le monde des femmes et il veut les remettre à leur place, malchance pour Nora qui tente en vain à conquérir son cœur. Cependant, l'acte d'exprimer ses sentiments peut être considéré comme acte d'émancipation. D'une part, c'est parce qu'elle s'écarte de la tradition, prenant le visage de la révolte quelquefois. Or, le caractère de Nora nous permet de bien voir la différence avec les autres femmes. D'abord, c'est un acte qui a pour

48. Anne Hébert, Les Fous du Bassan, p. 112.

but d'attirer l'attention des garçons, surtout celle de Stevens Brown. Elle les séduit avec audace sans avoir peur des regards des autres en souhaitant leur passion en retour. Selon elle, le moment où ils la désirent est le seul moment où ces garçons-ci se soumettent. Ils sont doux avec elle. Bien que cela ne dure que peu de temps, elle y prend plaisir. Certes, la passion peut être dangereuse mais il est indispensable pour Nora de recevoir un peu d'amour. Si elle ne risque rien, sa vie sera monotone comme celle de sa mère, de sa grand-mère et d'autres femmes. Et dans l'atmosphère maritime du petit village, loin des gens, de Griffin Creek, c'est inévitable pour elle. L'acte de Nicolas John, le pasteur du village, durant le temps où il la désire, nous fait voir sa soumission envers Nora. L'histoire se passe après que la jeune femme est fâchée contre Stevens à cause de son dédain envers elle. Par hasard, elle rencontre le pasteur dans le bateau sur la grève. La passion fait qu'il est doux envers Nora, il la console et s'agenouille devant elle, il l'appelle «sa petite Nora». Cela la satisfait beaucoup et elle se calme :

Un instant, j'ai cru qu'il allait s'agenouiller devant moi et me supplier de ne détester personne, au nom du christ (...) À partir de ce moment je ne suis plus en colère, compatissante et calme, assise sur ma chaloupe renversée (...) Il m'appelle «sa petite Nora». dit qu'il est malheureux (...)⁴⁹

49. Ibid., p. 129.

D'autre part, c'est un fait qu' elle aime embrasser les garçons alors qu' ils ne se connaissent que depuis peu de temps, qu' elle ne les désire pas sincèrement. Selon Nora, tout est pour le plaisir et cela colore sa vie. Nous pouvons dire que c'est son désir de s'exprimer, son désir d'être à égalité avec l'homme. Nous pouvons dire que ce roman est plein de la passion. Elle ose provoquer la passion de Stevens. Elle se considère comme une chasseresse tandis que Stevens est le gibier. Elle le poursuit dans la forêt en attendant qu' il l'embrasse, qu' il lui donne sa première leçon d'amour. Mais elle s'est trompée car il la refuse, voire l'humilie par ses mots. Donc elle lui en veut et se laisse aller à la passion du pasteur pour se venger. Cette réaction est enfantine parce que non seulement l'esprit féministe se dégrade par le fait qu' elle devient une bête de jouissance, mais aussi car elle est considérée comme ayant fait entrer le péché dans Griffin Creek. Cela ne peut d'ailleurs que donner une satisfaction temporaire à Nora.

À part la passion prise pour s'émanciper de la vie fade de Griffin Creek, l'intérêt pour la nature est considéré comme un autre choix pour elles. Comme nous le savons déjà, l'histoire se déroule dans un village appelé "Griffin Creek", situé entre cap Sec et cap Sauvagine. Avec ce nom, nous savons déjà que l'atmosphère est dure dans cette petite communauté, qui aurait bien pu s'appeler l' Anse-aux-Cousins, selon Gabrielle Poulin, puisque tous les habitants sont parents, tous issus de quatre familles originelles-les Brown, les Jones, les Atkins et les Macdonald. Ce petit village est entièrement

entouré par la mer. Quelque soit le quel mouvement, le bleu horizontal est inévitable. Ainsi, pendant une époque, les personnages féminins profitent d'une telle géographie pour adoucir la misère de leur vie. La mer les console. Nous voyons Felicity Brown, mère du pasteur, qui se rend à la mer au petit jour pour s'éloigner d' une vie accablante. Là-bas, le petit Nicolas voit la mer la bercer et la rendre plus vive que le sel. De même, Mathilda Jones et Alice Jones, mères des deux filles Atkins, aiment se reposer au bord de la mer si le temps le leur permet. Là aussi, chacune peut faire ce qu' elle veut sans aucun souci : nager, tricoter, se baigner, jouer, apprécier la nature, etc. Il arrive même que l'une d'entre elles se sacrifie dans la mer : la mère du pasteur qui se donne la mort dans la mer. La mer est donc le refuge des femmes. Aussi Nora et Olivia qui vont à la plage depuis qu' elles sont petites, en sont très heureuses. Une image de Nora enfant nous montre le bonheur provisoire de la petite fille Nora :

J'aime les journées blanches de chaleur, le ciel et l'eau se reflétant mutuellement, une fine buée tiède répandue partout, la batture molle, couleur d'huître (...) Ce n'est pas pour rien que je joue si souvent au bord de la mer. J' y suis née. C'est comme si je me cherchais moi-même dans le sable et l'eau (...)⁵⁰

50. Ibid., pp. 113-116.

Quand elle grandit, elle a encore l'habitude de se rendre à la mer, car c'est un lieu consolateur. De plus, dans son journal intime, on trouve un mélange de description sur la mer dans différentes situations, et particulièrement quand elle décrit un moment heureux avec ses cousines "Tout juste le plaisir de me sentir exister, au plus vif de moi, au centre glacé des choses qui émergent de la nuit (...)"⁵¹ Sur la grève, elle se laisse rêver à l'amour, à son héros qui vient de la haute mer Anne Hébert crée un tel lieu afin qu' il libère les personnages féminins des barrières sociales et morales. Une mouvance représentée par la danse des vagues peut apaiser l'âme douloureuse des femmes de Griffin Creek. Nora n'est pas la seule à se soustraire à la société par le rêve et la nature, sa cousine intime, Olivia prend le même chemin. Puisque Olivia est plus solennelle et plus douce que Nora, ce qu' elle exprime est moins turbulent. Une belle fille de dix-huit ans comme elle attire évidemment les yeux des hommes du village, surtout Stevens Brown. Elle, aussi s'intéresse à lui secrètement. Comme elle a perdu sa mère, il lui faut s'occuper de la maison et de sa famille. Parfois, sa vie passe comme l'eau sur le dos d'un canard et il lui arrive de faire une petite trouée pour chercher les couleurs de la vie, et rêver. Comme Nora, elle rêve d' amour en pensant que seule la connaissance de l'amour pourrait faire qu' elle devienne femme à part entière. Cette fille aspire à s' en approcher mais en même temps elle en a peur parce qu' elle a vu tout le malheur causé par l'amour chez sa mère et ses tantes. Certes, elle a besoin de Stevens mais à cause de son bon sens, elle essaie

51. Ibid., p. 111.

de le refuser, de s'éloigner de lui. La vie et l'amour semblent des fardeaux ; elle doit donc trouver un autre chemin pour s'émanciper. Voilà que nous voyons la nature la consoler. Depuis longtemps, la mer a un rôle dans sa vie. Olivia recherche la liberté dans l'eau agitée :

Voici que ce matin cette fille est libre dans la mer comme si je n'existais pas, avec mon cœur mauvais, ni moi, ni personne. Seule au monde dans son eau natale⁵²

Ce n'est que dans la mer qu'on voit la gaieté d'Olivia. La natation est la seule chose qui lui permette d'accepter un misogyne comme Stevens. Quand il voit Olivia nager dans la mer glacée, il la prend d'abord pour un garçon parce qu'il ne croit pas qu'elle en est capable. Voilà qu'il est jaloux d'elle et désire la prendre parce qu'elle est aussi forte qu'un garçon :

Je regarde ma cousine Olivia qui nage. Je ne l'ai pas reconnue tout de suite, Je l'ai même prise pour son frère Patrick, car nager dans cette eau agitée (...) relève d'une telle maîtrise de son corps que je n'en croyais pas ma cousine capable (...)⁵³

52. Ibid., p. 97.

53. Ibid., p. 98.

La mer est aussi un lieu consolateur pour les autres personnages féminins dans ce roman. Les mères d'Olivia, de Nicolas Jones, de Nora, Maureen et Irène, la femme du pasteur profitent de l'aurore pour prendre chaque jour un peu de plaisir au milieu de leur vie accablante sur la baie pour voir la barre du jour, le premier rose sur la mer grise, le reflet mutuel du ciel et l'eau. Plus que cela, elles se joignent au calme de la mer qui, "nul ne l'ignore" est pour ceux dont le fardeau de la vie est trop lourd, une échappatoire apaisante. C'est pourquoi la mer joue un rôle important dans l'émancipation des femmes hébertiennes.

En outre, il arrive souvent qu'elles s'évadent de leurs problèmes par le rêve. Nora et Olivia, toutes les deux, rêvent de choses irréelles pour remplacer la monotonie dans leur vie. Nora rêve d'un amour suprême, d'un héros parfait, d'une vie conjugale heureuse dont tout le monde serait jaloux. De même, Olivia rêve de son importance aux yeux de Stevens, de son amour pour elle seule. Bien que ce ne soit que des rêves, ils leur donnent du bonheur pour quelques instants.

Cependant, Nora et Olivia sont des victimes de leur soif de liberté. L'un des obstacles vient de leur naïveté. Si les deux avaient bien réfléchi, elles n'auraient pas été la proie absolue du féminisme. Les habitants et l'entourage du village de Griffin Creek sont aussi des obstacles à l'amélioration de la situation de la femme dans la société à l'élargissements de leurs droits. S'il y avait des hommes qui les comprenaient, s'il y avait une lutte sincère du groupe des

femmes, les deux filles n'auraient pas été laissées seules parmi des misogynes. Malgré tous leurs efforts pour s'émanciper, elles ont cédé au désir masculin. Stevens est condamné à vivre, lui aussi, avec ce désir masculin destructeur.

Ainsi Nora qui rêve de l'amour suprême semble se rendre compte de l'impossibilité de connaître une relation heureuse avec lui, en raison du sadisme dont il fait preuve. Le désir masculin de Stevens aboutit alors à la destruction, à la violence et à la mort avec pour proies Nora et Olivia, tandis que le désir féminin est une énergie positive et accueillante. C'est l'opposition entre la vie et la mort. Le vent est considéré comme une métaphore du désir sexuel qui pousse Stevens à un crime affreux. Nous pouvons dire ainsi que tout est inventé pour détruire les deux filles. L'espace, l'entourage, et les hommes sont les complices du meurtre à la fin de l'histoire. Quand la terre ne peut pas leur fournir le bonheur, il n'y a que la mer où leur nouvelle vie puisse trouver le bonheur.

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย